



Par Brigitte Ollier, septembre 1996

OMBRE ET LUMIÈRE EN PAYS ARABES. PHOTOS. PAULO NOZOLINO, PORTUGAIS VIVANT EN FRANCE, A TRAVERSÉ, EN DOUZE ANS, SEPT PAYS ARABES: SES CLICHÉS CONTEMPLATIFS, MARQUÉS D'UN NOIR INTENSE, SONT MONTRÉS À PARIS. PENUMBRA, À LA FNAC-MONTPARNASSE, 136 RUE DE RENNES, 75006 PARIS, JUSQU'AU 2 NOVEMBRE; UN LIVRE PUBLIÉ PAR LES ÉDITIONS SCALO, DISTRIBUTION INTERART, 298 FRANCS.

Quarante-huit photographies ont suffi à Paulo Nozolino pour construire *Penumbra*, récit d'un voyage initiatique de douze années (1983-1995) dans sept pays arabes : Maroc, Mauritanie, Égypte, Liban, Syrie, Jordanie, Yémen. Cette volonté de concision donne sa maturité et sa beauté à ce lent périple cuirassé de solitude et de ferveur secrète, celle-là même qu'il croisa dans le regard d'un buveur de thé au Yémen, à Shibam surnommée «la Manhattan du désert». «J'ai eu l'impression de voir mon propre reflet dans un miroir», dit-il aujourd'hui en fumant cigarette sur cigarette après huit ans d'abstinence, les cheveux ébouriffés, serrant comme un trésor un roman de Chatwin. «Et j'ai découvert qu'il y avait là, dévoilé, le deuxième sens de *Penumbra*, mener une existence sans gloire.» Sans gloire donc, Paulo Nozolino affronta bravement son double mais rata l'homme au mouchoir à Casablanca. Invoqua les dieux à genoux à Gizeh. Traîna parfois son ennui en errant dans les gares, la nuit comme le jour. Et parla seulement avec les yeux, puisque ce Portugais, né à Lisbonne en 1955 et enraciné à Paris (aussi à l'agence Vu depuis 1992), ne maîtrise pas l'arabe. Mais que cherchait-il, vraiment, à part sa part d'ombre intérieure? «Je voulais plonger dans une autre culture, essayer de la comprendre et apprendre quelque chose sur moi-même sans faire du photojournalisme, un mot qui contient trop de bâtardise. C'est vrai, j'ai la prétention de faire des images qui vont durer et qui contiennent une vision sur le monde plutôt que le monde.» Pas de cadavre, pas de vautour, aucune flaque de sang, *Penumbra*, pourtant, ne reflète pas un univers embrumé d'eau de rose. Mais d'où vient que l'on s'y sente délivré de tout pathos, comme s'il n'y avait, au fond, rien à reconnaître d'un événement que l'on aurait pu manquer à la télévision? «Je ne travaille pas sous la pression de couvrir un événement, dit Nozolino. J'ai le temps de contempler et la contemplation est, pour moi, un facteur d'épuration. La photographie a à voir avec la poésie. Elle a l'ambition de distiller et pas d'accumuler, de simplifier au lieu de compliquer. Comme ça, elle peut devenir universelle, ce qui fut, rappelons-le, sa vocation première.»

L'un des atouts de Paulo Nozolino est aussi ce noir intense qu'il cultive depuis toujours au tirage, et qui est presque devenu sa marque de reconnaissance. Et la l'espace qui force chacun, photographié comme photographiant, à rester à sa place: «Deux, trois mètres, c'est ma distance. Ainsi, j'entends respirer ceux que je photographie, mais elle est suffisante pour ne pas les gêner. Surtout dans ce pays où l'image est considérée comme une sorte de violation.» N'a-t-il jamais eu un refus? «Jamais.» A-t-il eu peur? «Jamais.» Il faut dire aussi que Paulo Nozolino, nourri de Robert Frank et de Raymond Depardon, affronta pierre, dune ou visage avec sérénité: le Leica jamais caché, les yeux ouverts, l'esprit libre.